

## LE DEVELOPPEMENT : UNE CROYANCE MODERNE A L'EPREUVE DU DEPLOIEMENT DES MONDES INSULAIRES D'OCEANIE.

Par Umberto CUGOLA<sup>1</sup>.

Sur l'île d'Ouvéa s'est déroulé les 3 et 4 août 2022 la première étape d'un séminaire itinérant sur l'économie en Province des Iles Loyauté (PIL). En passant par Maré puis Lifou ce séminaire est un espace d'échange, de partage et de réflexion entre les acteurs institutionnels, les promoteurs, les autorités coutumières et plus largement les populations concernées par la question du développement dans les Iles Loyautés. On a longtemps interrogé le rapport entre coutume et développement avec le présupposé qu'ils devaient s'adapter l'un à l'autre pour réussir le pari d'une adhésion des sociétés traditionnelles aux standards de la modernité et du progrès. Or un sentiment mitigé d'échec ou, au choix, de réussite en demi-teinte plane toujours sur le bilan dressé à propos des politiques publiques de développement qui ont emboité le pas des accords de Matignon en 1988.

Incriminer des responsables face à l'échec n'est pas le propos de notre réflexion dans ce texte. Il s'agit plutôt d'amener une mise en perspective invitant à un autre regard, à un autre discours sur ce rapport entre coutume et développement que jusqu'à lors, nous ne savons voir autrement qu'en termes de contradictions (Cugola, 2009), d'aporie et d'incompatibilité. En ce sens si ce regard doit changer c'est parce que le contexte mondial lui-même a changé ; le développement promu après-guerre s'inscrivait dans la continuité de l'idéologie du progrès et de la modernité. Si cette dernière constituait le maître-étalon de ce que les peuples du Sud avaient vocation à devenir (Rist, 2001), son déclin est une réalité que l'on ne saurait mettre en doute aujourd'hui. Pour le dire sans ambages la question du développement est peut-être elle-même désuète car le paradigme dans lequel elle s'insérait, celui de la modernité au fond, n'est plus. Notre réalité contemporaine disqualifie l'idéal de progrès et la croyance eschatologique en un bonheur possible pour tous grâce à une prospérité matérielle portée par une croissance sans limite (Latouche, 2004).

### • Un pragmatisme sans catastrophisme : la voie locale.

Il n'est pas question de céder à la tentation apocalyptique ni aux passions catastrophistes mais d'assumer une prise de position lucide et pragmatique. Les mises en garde qui ont en effet animé le débat de la communauté internationale ces dernières décennies à propos des risques climatiques et sanitaires ont fini d'être alarmistes. La crise sanitaire liée au COVID-19, la crise climatique, les tensions géopolitiques actuelles qui nous tiennent aux abords d'un conflit mondial dévastateur ressortent d'une réalité que nous ne pouvons plus nier. Cette situation résulte directement de la façon que nous avons eu d'habiter cette planète et d'y prospérer dans une prédateur frénétique de ses ressources. Et persister dans des politiques et une idéologie du développement qui ont contribué à cette situation relève tout simplement de la gageure ; en Nouvelle-Calédonie comme ailleurs, insister sur le « *développement* » des populations invite pour le moins au scepticisme. Cela revient en effet à forcer leur connexion et leur dépendance vis-à-vis du système mondialisé de production et de consommation. Or on sait ce vers quoi a mené la mondialisation et le pillage sans vergogne des ressources, y compris humaines (J. Ziegler, 2005). Nous en mesurons les effets tragiques actuellement et de fait nous ne pouvons

<sup>1</sup> Anthropologue et formateur à l'Institut de Formation et de Recherche en Animation Sociale et Sanitaire (IFRASS) de Toulouse.

qu'adhérer à la requalification proposée par feu le philosophe Bernard Stiegler (2019) pour qui la mondialisation tient en fait d'une « *immondialisation* », soit une « *immonde destruction des mondes* ».

L'issue d'une telle œuvre de destruction n'est pas sans rappeler le destin de l'univers lui-même rappelle le philosophe en se saisissant de la thermodynamique et de son second principe dans les sciences physiques. En allant à l'essentiel, ce principe pose qu'un système isolé tel notre univers contient une énergie primordiale qui va en se dissipant. A mesure que notre univers s'étend, il perd de l'énergie si bien que son futur est celui d'un désordre et finalement d'une mort thermique. La mesure qui quantifie cette évolution est ce que les physiciens nomment *l'entropie*. Plus celle-ci est élevée, plus elle décrit un état de désordre et de dissipation d'énergie dont l'issue est la mort. En opposition à *l'entropie*, ils vont nommer *négentropie* le processus biophysique capable d'affaiblir la dissipation d'énergie, d'organiser de l'ordre pour ainsi différer la mort. Ce processus n'est autre que la vie elle-même, c'est-à-dire de l'énergie piégée, contenue, retenue dans des corps, dans des écosystèmes où la matière vivante et non-vivante sont en relation d'équilibre, dans des écosystèmes ancrés à des territoires. Ces derniers peuvent être considérés comme des localités dont la préoccupation est de lutter contre la dissipation d'énergie en encourageant son déploiement dans la multiplicité et la diversité des formes du vivant. Des sociétés humaines comme les sociétés kanak avaient développé les compétences qui permettent à ces localités – des réseaux écosystémiques de clans et de tribus- de limiter le gaspillage d'énergie et de ressources pour ainsi soutenir la perpétuation du vivant.

L'immondialisation dont parle Stiegler, c'est l'immonde destruction de ces « *mondes* » qui sont en fait des entités locales s'attachant à produire du vivant, à préserver les ressources qui soutiennent sa propagation. En cela on peut dire que les clans et les tribus sur terres coutumières font figure de « *mondes* » menacés d'extinction si nous ne parvenons pas à cerner les enjeux qui garantiraient leur survie et à avec elle, celle de l'espèce humaine. Ces « *mondes* » se présentent comme tel en Nouvelle-Calédonie mais ailleurs ce sont parfois des réseaux altermondialistes, des réseaux de solidarités et associatifs plus ou moins institutionnalisés militant pour une autre manière d'habiter la planète comme condition de notre survie à tous (Glowczewski, 2021). Au regard de tels enjeux, la proposition amenée lors de ce séminaire par le directeur de l'agence calédonienne de l'énergie mérite attention. Il propose la création de zones franches autour de fermes solaires dont la source d'énergie permettrait de structurer une activité économique localisée. L'idée peut paraître subversive mais dans le changement de paradigme que nous évoquions ci-dessus, il s'agit d'une voie *négentropique* visant la préservation de l'énergie et sa mise à disposition en tant que droit social fondamental pour des populations locales. Reste à savoir comment mettre cette énergie au service, non pas du développement économique, mais d'un déploiement du vivant ? Et les mots ont leur importance tant il est vrai, pour paraphraser Rosenberg (2016), qu'ils peuvent être des fenêtres qui ouvrent nos horizons, ou bien des murs qui abaisSENT sur eux le rideau imaginaire de nos prisons.

- **Modernité, progrès et développement.**

Dans la continuité de notre réflexion à propos du rapport entre coutume et développement, nous commencerons par rappeler que ces deux concepts au fond ont pour origine le souci de l'humain en société. Il existe de par le monde une diversité de façons d'organiser et de codifier les rapports sociaux pour composer des sociétés humaines, pour organiser du *vivre-ensemble*. Le monde kanak lui s'organise avec la coutume c'est-à-dire un système complexe et raffiné occupé

à faire vivre et à harmoniser des rapports de parenté reliés à la terre, à une assise foncière exempt du principe de propriété privée. Le concept de développement pour sa part procède d'une filiation à ce basculement historique des sociétés européennes survenu aux 18<sup>e</sup> et 19<sup>e</sup> siècles que l'on appelle la *Modernité*. Cette période de l'histoire qui signe des mutations radicales dans les champs politiques, économiques, religieux aussi bien que culturels et technologiques s'est construite sur la croyance en l'idéologie du progrès. Prouesses des sciences et des technologies à l'appui, le progrès démontrait jour après jour que l'on pouvait se passer des mythes et des religions pour expliquer les origines du monde et donner un sens à son existence. L'idéal à atteindre n'avait plus rien à voir avec la quête d'un salut pour mériter un paradis dans les cieux. Le progrès promettait un bonheur sur terre grâce à une prospérité matérielle possible pour tous. Par les savoirs scientifiques, par le progrès, l'ère moderne exaltait la libération de l'Homme des carcans religieux, paysans, des systèmes familiaux qui empêchaient son émancipation en tant qu'individu. C'est ainsi que né l'individualisme et que la croyance au progrès se substitue aux croyances religieuses. Ce ressort idéologique du progrès est recyclé en 1946 par le président américain Truman qui, sur les ruines de la guerre, pointe lors d'un discours fondateur un nouvel horizon émancipateur: le développement<sup>2</sup>. Tous les pays du monde et ceux du Sud en particulier avaient tout intérêt à adhérer à cette nouvelle croyance prolongeant l'idéologie du progrès pour fonder le nouvel ordre mondial naissant. Mais au fond ce qui était en jeu, c'est une vision *occidentalo-centrée* de sociétés modernes se posant en modèles du devenir humain que le reste de la planète devait suivre au nom d'une nécessité évolutionniste et linéaire. Pour caricaturer tout ce qui était primitif, archaïque, traditionnel, paysan, rural, communautaire ... n'avait qu'une seule destinée : la modernité, le progrès, le développement, l'économie marchande et capitaliste. Pour aussi naturelle qu'elle pouvait paraître, une telle évolution n'a pas eu lieu de façon homogène sur la planète. Si certains peuples comme en Asie du Sud-Est ont eu les moyens d'accéder et de peser dans l'économie capitaliste, d'autres en Afrique, en Océanie, sont restés à la marge tels des naufragés du développement (Latouche, 1991). Pour autant dans le contexte mondial évoqué ci-dessus, ces naufragés sont loin d'être privés d'un devenir. Car au cœur de leur vulnérabilité se trouve le lieu de leur souveraineté et de leur dignité. Il faudra cependant associer les mots de la tribu aux percepts du poète (Deleuze et Guattari, 2005) et aux concepts des sciences humaines pour énoncer ce récit qui révèle la force créatrice de nos fragilités et permet ainsi de les sublimer. Nous ne faisons que l'esquisser ici. Poursuivons ce travail en revenant sur les grandes transformations qui ont présidé à l'émergence de l'ère moderne afin de mettre en lumière les atouts dont disposent les acteurs locaux de nos tribus.

#### • La grande transformation en question.

C'est sur l'œuvre d'Emile Durkheim (2007[1893]), l'un des pères fondateurs de la sociologie, que nous choisissons de nous appuyer pour introduire une vue synthétique de cette grande transformation. Sans entrer dans les détails on peut en retenir que dans les mondes prémodernes, les individus mettaient en commun leurs forces de travail, à la ferme ou dans les communautés rurales par exemple. Et leur travail leur permettait de produire pour se sustenter, c'est ce qu'on appelle l'autosubsistance ou la production vivrière. Donc à partir de ce système vivrier deux constats. Le premier c'est que dans ce système la production et la consommation ne sont pas séparés. C'est-à-dire que l'essentiel de ce que ces communautés consomment est le fruit de leur production. Second constat : l'individu était dans le système vivrier dépendant d'une solidarité familiale et communautaire. En clair avec l'entrée dans l'ère moderne, l'individu ne dépend

---

<sup>2</sup> Rist, *Op. Cit.*

plus de sa communauté pour survivre mais d'un travail salarié. Il vend sa force travail en contrepartie d'un salaire grâce auquel il peut se procurer sur un marché ce dont il a besoin. Ce qui signifie qu'avec la modernité, la production et la consommation sont séparés. C'est à dire que l'individu ne consomme pas ce qu'il produit mais qu'il a besoin de son salaire pour consommer ce que d'autres produisent. Donc il devient dépendant de personnes qu'il ne connaît pas et qui peuvent habiter à l'autre bout de la planète. Globalement ce qui fait la cohésion sociale des sociétés géantes modernes, c'est cet accroissement spectaculaire des interdépendances d'une multitude d'acteurs et de personnes de par le monde. Les sardines en boîte que nous avons dans nos assiettes par exemple, ont été pêchées en Méditerranée ou en Atlantique. Il a fallu des hommes pour pêcher la sardine, des ingénieurs et des techniciens pour construire le bateau... D'autres hommes pour extraire le minerai et d'autres encore pour le transformer afin d'en dégager le métal qui sert à la fabrication du bateau. D'autres hommes encore pour forer des puits de pétrole et assurer l'approvisionnement en carburants... Bref on peut s'arrêter là mais on voit bien à travers de telles chaînes humaines que dans ce système moderne de production notre interdépendance les uns vis-à-vis des autres est accrue. Notre mode de vie et de consommation, notre existence même est tributaire d'un nombre important de personnes que nous ne connaissons pas, et nous sommes donc liés les uns aux autres par une sorte de contrat dépersonnalisé. C'est ce sur quoi est fondée la cohésion sociale dans nos pays et sur notre planète. Notre monde est cimenté par des rapports contractuels, commerciaux et marchands, des contrats salariés ... qui lient de part en part les individus, les nations, les villes et les Etats d'un bout à l'autre du globe. Mais est-ce la seule façon d'organiser des rapports sociaux, de tisser du lien social ? Bien évidemment non !

Pourtant les rapports sociaux de type commerciaux et marchands ont tellement structuré les sociétés modernes des 19 et 20<sup>e</sup> siècle, qu'on a fini par trouver cela naturel. Ils résultent des conceptions libérales de l'économie capitaliste avec la doctrine d'un marché autorégulateur mu par la fameuse « *main invisible* » du philosophe écossais Adam Smith. Or Karl Polanyi (2009[1944]) a montré que le marché autorégulateur est une pure utopie et que la vocation des hommes à évoluer vers l'échange marchand dérégulé n'a rien d'une loi universelle et naturelle. Il fait remarquer que dans de nombreuses sociétés l'économie est incluse dans les relations sociales, elle y est « *encastrée* », c'est le concept qu'il forge pour en rendre compte. Aussi aux 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> siècle la grande transformation, titre éponyme de son livre, c'est ce mouvement généralisé de « *dés-encastrement* » de l'économie de la vie et des relations sociales entre les hommes. L'économie, l'activité de production et salariée se sont séparés de la vie sociale et politique des sociétés humaines pour exister en soi, comme une entité autonome et nécessaire. Pour le traduire dans la réalité sociologique de la Nouvelle-Calédonie en repartant de notre exemple ci-dessus, si je souhaite manger de la sardine je peux procéder de deux façons. Soit je me tourne vers mes relations sociales car dans mon réseau de proximité j'ai un ami ou une personne de ma famille qui est pêcheur, soit je m'adresse à la sphère de l'économie marchande qui elle existe indépendamment de mes relations sociales du quotidien. Et on peut le constater sans se froisser, la « *grande transformation* » se joue là, dans cette tendance à nous adresser au système économique et marchand plutôt qu'aux systèmes locaux de production. *In fine* si l'économie était autrefois « *encastrée* » à nos relations sociales, celles-ci à partir de la « *grande transformation* » en viennent à s'organiser à partir de la sphère économique. Si bien que pour certains théoriciens du milieu du 20<sup>e</sup> siècle tels les économistes de la société du Mont Pellerin, l'homme n'est pas tant un animal social –fait de relations sociales - qu'un *Homo œconomicus*.

Et ce qui constitue un tel Homme ce sont plutôt les biens qu'ils possèdent et non plus les relations et les liens qui le font exister.

- **S'enrichir de biens ou s'appauvrir de liens : quelle voie pour l'économie ?**

Dans les années 1960, les économistes ont théorisé *Homo œconomicus* pour tenter de comprendre ses comportements et les lois qui le déterminent dans le monde économique. Sur un marché en ont-ils déduit *l'homo œconomicus* est simple à cerner : c'est un être stratégique, calculateur, préoccupé par le souci de maximiser son profit en minimisant sa mise. Curieusement ce modèle d'explication de l'homme valable sur un marché pour les économistes va être récupéré dans d'autres disciplines des sciences humaines comme la sociologie, la psychologie, l'histoire, la philosophie... etc. De nombreux théoriciens des sciences humaines vont en gros adhérer à l'idée que même en dehors du strict domaine du marché, les rapports sociaux, le lien social entre les hommes est guidé par le calcul, le souci de rentabilité et de profit. Or faire l'hypothèse que les humains ne seraient que des individus égoïstes, des calculateurs économiques, manipulant leur prochain pour parvenir à leurs fins a quelque chose de gênant. Si c'est bien une dimension présente chez l'humain, on ne peut pas le résumer à cela.

Pour s'opposer à cette vision simplificatrice de l'Homme qui se répand dans les années 1960-1970, le MAUSS<sup>3</sup> est créé en 1981. Le MAUSS réunit un ensemble d'intellectuels qui vont se poser cette question : si nous ne sommes pas que des *Homo œconomicus*, que sommes-nous d'autre ? Et là des chercheurs comme Alain Caillé vont remobiliser les découvertes de l'anthropologue Marcel Mauss, l'auteur *d'Essai sur le don* publié en 1925. En deux mots, Mauss avait découvert en étudiant les sociétés traditionnelles que l'homme n'a pas toujours été un *Homo œconomicus* et que pour organiser les rapports sociaux, pour tisser le lien social et faire société, il pratiquait l'échange par le don, un échange fondé sur la triple obligation de *donner, recevoir et rendre*. Le principe du don et du contre-don est beaucoup ce que l'on retrouve dans le monde de la coutume par exemple. Là ce sont des objets qui circulent mais pas dans le strict but de réaliser des transactions marchandes. A travers le don et le contre-don il s'agit d'animer et de faire vivre des liens plutôt que d'échanger des biens. Ce principe du don est un type de lien social qui fonde ce que A. Caillé (2007) appelle la socialité primaire. Tout individu trouve ses origines dans cet espace de la socialité primaire où il reçoit le don ultime, celui de la vie donnée par ses parents. Sa mère lui accordera ensuite le don de soins, son père et sa famille plus ou moins élargie également pour qu'il puisse ensuite grandir et devenir, avant de donner à son tour et en retour à d'autres générations etc... L'espace de la socialité primaire est celui de domaines aussi variés que la famille, la parenté, l'alliance, les réseaux de camaraderie, de solidarité, d'amitié et même d'amour ajoute A. Caillé. L'espace social de la coutume est également à comprendre comme un espace de la socialité primaire (Cugola, 2018). On trouve enfin dans cet espace toutes les dynamiques d'échanges typiques de l'économie sociale et solidaire dont la logique est de mettre l'économie au service de l'humain et non l'inverse.

Et puis toujours selon A. Caillé quand on sort de la socialité primaire, on évolue dans la socialité secondaire. La socialité secondaire est organisée selon un autre type de rapports sociaux qui relève de rapports marchands, utilitaristes et contractuels. Là l'individu est acteur dans les domaines économiques ou politiques, il est au cœur d'appareils institutionnels, pris dans des réseaux relationnels qui l'amènent à occuper des positions de salariés, de consommateurs, de

---

<sup>3</sup> Mouvement Anti Utilitariste en Sciences Sociales.

citoyen... Ce qui organise les rapports sociaux dans ce type d'espace social c'est la rationalité, c'est le contrat salarié par exemple qui amène un fonctionnaire d'une direction provinciale à assurer une mission de service public formalisée dans une fiche de poste.

En résumé, la socialité primaire est organisée selon un principe d'échange par le don tandis que la socialité secondaire relève d'un principe d'échange marchand et contractuel. Et ce que découvre A. Caillé à la suite de M. Mauss, c'est que ces deux types de socialité coexistent encore dans nos mondes modernes, même dans les grands pays alors à fortiori en pays kanak. Mais si nous articulons en permanence ces deux types de rapports sociaux, la socialité secondaire aurait tendance à prendre le dessus au détriment de la socialité primaire. Nous avons en effet montré avec la grande transformation de K. Polanyi que l'économie tend à organiser les relations sociales. Or un monde constitué de rapports sociaux exclusivement marchands, contractuels, calculateurs, utilitaristes, ... n'est plus un monde humain mais un monde de machines, rationnel et froid. Car notre humanité prend sa source dans la socialité primaire où se trouve le don primordial ; celui de la mère à l'enfant, celui entre la famille et l'enfant. Ce don reçu par l'enfant appelle un don en retour de sa part pour qu'ainsi se perpétue le mécanisme du *donner, recevoir et rendre* permettant de faire vivre le lien social qui fonde notre humaine condition.

- **L'artisanat et des femmes kanak : une économie au service du lien social.**

Nous avons eu l'opportunité d'être associé à l'atelier des femmes pour échanger autour des thèmes de l'artisanat et de l'entreprenariat. Quand on observe leur travail dans l'artisanat c'est exactement sur la socialité primaire qu'on les voit s'adosser pour ensuite se déployer dans la socialité secondaire et pratiquer l'échange marchand. Comme beaucoup de femmes leur don de soi débute avec la tenue de leur foyer qui s'étend vers les espaces extérieurs où elles maîtrisent un véritable art de l'horticulture de plantes ornementales et d'arbres fruitiers. Dans des espaces un peu plus éloignées elles assurent également une production vivrière typique de ce que l'on appelle le « *manger kanak* » : des ignames, taros, manioc et patates douces, choux kanak etc... Leur connaissance des plantes, du milieu vivant et plus largement des ressources de leur environnement est assez impressionnante ; nous en faisions mention dans une précédente publication (Cugola, 2018)<sup>4</sup>. Cette connaissance est le fruit du laborieux travail qu'elles produisent pour faire vivre leurs foyers et des échanges et solidarités qu'elles développent entre elles. Elle débouche sur une créativité foisonnante facilement observable sur les marchés et dans le cadre d'une diversité d'évènements festifs (fête de la mer, fête du lagon, fête du taro, fête de la banane etc...) auxquels les femmes participent avec engouement. Aux Iles, en brousse et sur la capitale, on peut apprécier leurs créations artisanales qu'elles ont toujours plaisir à faire découvrir. On trouve pêle-mêle des mets culinaires à base de produits de terroirs, des sirops et des confitures de fruits locaux, des tubercules tropicaux, des produits de la mer, des plantes. On trouve également des créations artisanales locales : vannerie, colliers de coquillages et de graines, bracelets, des robes et autres produits cousus main et parés de teintures, de motifs avec un graphisme typiquement kanak, peinture sur vaisselle, gravure sur bambou... Au marché des femmes du Centre culturel Tjibaou, on peut les rencontrer et prendre la mesure de l'importance de leur travail dans un espace économique informel. Si leurs ventes leur permettent quelques revenus d'appoint, c'est surtout l'échange et le lien social qui sont à l'œuvre dans ce type d'espace. Les citadins s'arrêtent à chaque stand, posent des questions, goûtent des produits,

---

<sup>4</sup> Op. Cit.

apprennent à connaître les terroirs et les tribus du pays. Cette ville de Nouméa que l'on dit blanche est là au contact d'un monde kanak, océanien qu'elle trouve par ailleurs difficilement accessible. Mais grâce au don de soi de ces femmes, l'Océanie dispose des meilleures ambassadrices pour échanger des biens mais surtout pour tresser des liens.

D'évidence la capacité de ces femmes à trouver des points d'appui dans la sphère domestique (socialité primaire) de leurs foyers pour ensuite déployer des échanges dans la sphère marchandes (socialité secondaire) peut être reconnue comme une véritable compétence entrepreneuriale. Elles maîtrisent des savoir-faire, des savoir-être, des savoir-s'y-prendre, des aptitudes à l'organisation et à l'anticipation typique de la logistique domestique d'un foyer qui leur permet de trouver une juste position entre socialité primaire et socialité secondaire. Et si toutefois elles devaient évoluer vers une professionnalisation de leur activité plus affirmée, on peut imaginer que les services provinciaux auraient pour mission d'accompagner ce mouvement en partant des capacités dont elles disposent déjà. Une mission d'accompagnement et d'animation qui déborderait le simple appui technique dans un registre revisité de cette approche pratiquée et théorisée par Jean Delion (1985). Le témoignage de Jacinthe dans cet atelier fait écho à ce que nous avançons ici. Elle est gérante d'entreprise sur la Grande-Terre mais elle est aussi patentée et assure une mission de conseil et d'accompagnement à l'entrepreneuriat. De par sa formation universitaire et son parcours professionnel elle a acquis la maîtrise des éléments techniques classiques d'une activité d'entreprise : établir un devis, le négocier, déclarer un statut d'entreprise, maîtriser des rudiments d'éléments comptables, sécuriser ses relations clientèles et partenariales etc... Mais cette technicité ne suffit pas, Jacinthe apporte aussi aux porteurs de projets cette fibre qui leur assure une présence et le soutien humain dont ils ont besoin pour ne pas se décourager. Le fait de ne pas être contrainte par une mission de service public avec une fiche de poste, lui permet de se tenir à distance de relations, avec les promoteurs, appréhendées à l'aune d'une quête d'efficacité, de profit économique, et de réussite à tout prix des projets entrepris. Elle est dégagée des politiques publiques de développement catégorielles (pêches, agriculture, tourisme, bâtiment etc...), de leur logique descendante et verticale, d'une culture du résultat, bref de ce fameux espace de la socialité secondaire dont nous avons parlé plus haut. Par l'horizontalité de son positionnement et la plasticité de son approche, elle semble mieux à même d'assurer la connexion entre les politiques publiques de développement et les porteurs de projets au niveau des populations locales. Au-delà de l'appui technique qu'elle garantit, c'est une véritable relation d'accompagnement, de soutien et d'animation de projet qu'elle propose. Et une telle fibre relationnelle joue plutôt dans l'espace de la socialité primaire.

- **L'expérience de la natte : retisser le lien entre la maison et le Marché.**

Chargée de mission au Congrès, Yvette Danguigny arpente depuis 7 ans les chemins politiques et coutumiers pour convaincre les décideurs de la pertinence de structurer une filière économique de production de natte tressée à partir de la feuille de pandanus. Participante elle aussi de l'atelier « *Artisanat et entreprenariat des femmes* » à Ouvéa, le déroulé de son propos a démontré la capacité d'un tel projet à illustrer les enjeux que notre argumentaire théorique ci-dessus a voulu mettre en évidence. Ce projet émerge depuis l'espace de la socialité primaire, dans les réseaux associatifs et les maisons de femmes qui maîtrisent cette pratique artisanale traditionnelle de tressage de nattes et d'objets de décoration. Dans le monde de la coutume chez les kanak la natte tressée localement est un objet à très haute valeur symbolique qui refuse de se laisser profaner par les nattes du commerce importée d'Asie. Non pas que l'objet ait une

valeur sacrée en soi mais parce qu'entre en jeu dans les coulisses de sa fabrication l'activité informelle de centaines de femmes et de dizaines d'associations qui génèrent une véritable économie, qui tissent des liens à travers les échanges coutumiers auxquels ces nattes prennent part. Structurer une filière d'exploitation du pandanus c'est aussi ouvrir à des femmes kanak les voies de leur reconnaissance en tant qu'actrices et autrices de l'histoire du pays et de son émancipation. C'est ce que l'on peut entendre dans les paroles d'Hélène par exemple : « *Chez nous tout le monde sait coudre, tresser, ... On veut faire ça, on sait faire ça, c'est notre façon à nous de participer au développement du pays, c'est pour ça qu'on fait des projets, c'est notre défi. Il faut arrêter d'aller acheter chez les autres, il faut nous aussi qu'on ait des choses à vendre. Mais c'est pas facile, on n'a pas l'habitude de faire de l'argent* »<sup>5</sup>. Qui plus est rappelle Yvette Danguigny, ce type de projet est totalement respectueux du rythme des femmes et de leurs obligations familiales car il s'insère complètement dans le quotidien des foyers ; autrement dit l'économie prend place au sein des relations sociales domestiques pour faire écho à l'analyse théorique que nous posons plus haut. Il s'origine dans l'espace de la socialité primaire pour ensuite se déployer dans l'espace marchand (socialité secondaire) dans un équilibre assuré et une relation à bénéfice réciproque entre les deux types d'espace. Les paroles de Jacinthe énoncent exactement la même chose mais dans un langage métaphorique quand elle déclare : « *Il faut s'accepter dans ce qu'on sait faire à la maison, là où on est. Ensuite il faut s'exporter, parler de nos savoir-faire, de nos productions. Mais c'est important déjà à la maison de bien s'asseoir* »<sup>6</sup>. Et quoi de mieux pour bien s'asseoir qu'une natte pourrait-on dire pour compléter la métaphore ?

Dans la lignée et l'élan insufflé par le « *Souriant village mélanésien* » dans les années 1970 ce type de projet porte en germe le potentiel de soutenir les femmes dans la nécessité de consolider la sphère domestique où sont préservés les liens de parenté et les réseaux de solidarités. Il possède un effet structurant sur l'économie domestique : une natte dite de « *bonjour* » par exemple (60cmX40cm) pouvant se vendre 3500FCFP, la natte de 3m sur 2 m se vendant de 40 à 45 000 FCFP, une couronne pour la tête 1000FCFP... Ces revenus d'appoint sont loin d'être négligeables et pourraient être pas simplement augmentés mais surtout étendus à d'autres foyers à mesure qu'une filière en viendrait à se structurer. Néanmoins il convient d'évaluer la pertinence d'un basculement par trop massif vers une industrialisation de la production qui serait fatale pour la production artisanale des femmes en tribu. L'essentiel étant qu'une telle filière reste solidaire des dynamiques locales de production et assure une fonction d'équilibrage et de cohésion sociale à l'échelle globale. Pour autant par son effet entrainant et structurant, par sa capacité à mettre l'économie au service des rapports humains, la filière pandanus pourrait représenter une filière d'excellence dans le champ de l'économie sociale et solidaire.

---

<sup>5</sup> Propos recueillis lors du séminaire sur l'économie sociale et solidaire le 3 août 2022 à Ouvéa. Atelier des femmes.

<sup>6</sup> Propos recueillis lors du séminaire sur l'économie sociale et solidaire le 4 août 2022 à Ouvéa. Atelier des femmes.

## **Epilogue.**

Difficile de terminer notre propos sans éprouver un sentiment de manque et d'inachevé par rapport à la richesse des paroles que nous avons pu entendre et échanger durant ces deux jours à Ouvéa. Le développement est-il une réussite sur cette île après plus de trente ans ? Au terme de cette réflexion, il n'est ni certain ni pertinent que la question doive se poser en ces termes qui dénotent une approche volontariste complètement contre-productive et surtout anachronique. Garantir aux populations locales l'accès à une mobilité (politique de transport), à des moyens de communication (NTIC) et à des énergies renouvelables, c'est peut-être là l'essentiel. Nous n'irons pas plus loin ici préférant simplement souligner qu'une telle infrastructure de base est ce qui permettrait aux humains de se mettre en mouvement pour relever les défis et faire face aux enjeux que nous n'avons fait qu'esquisser et mettre en perspective. Dans leurs maisons ils se reposent et dès que par nécessité ils doivent en sortir ils disposent, avec une infrastructure fiable, des moyens d'une mise en mouvement fluide ; le flux et le reflux des vagues sur le sable, l'agitation des vents sur la mer et le calme, le mouvement et le repos, ... constituant le rythme de la vie elle-même. Au cœur de cette pulsation l'humain est créatif et déploie son plein potentiel afin d'inventer les objets et les mots dont il a besoin pour s'engendrer lui-même avec le monde où il baigne. Parmi les outils et approches les mieux à même d'accompagner et de soutenir cette créativité figurent l'économie sociale et solidaire et la recherche contributive impliquant les populations.

Dans la tribu de *Nyiméhë* qui a accueilli ce séminaire, un vieux dignitaire conclut le séjour par les paroles d'une coutume d'au revoir. Au beau milieu d'un discours solennel, surgit une anecdote qu'il rapporte à peu près ainsi : « *C'est un papa qui joue au foot avec son fils. Le papa touche le ballon et fait une aile de pigeon. Son fils s'exclame : Eh, aile de pigeon !! Le père répond : quoi ça pigeon !!* ». Le vieux explique alors en substance que nous sommes peut-être rendu à une époque où il nous faut trouver des nouveaux mots pour révéler ce que l'on sait et fait déjà de façon naturelle sans en être conscient. Nous ne le remercierons jamais assez pour ces sages paroles qui confirment les ressources dont ces populations sont déjà porteuses. Ce en quoi le mot développement par exemple peut être interrogé car son histoire sous-entend le passage d'un stade inférieur à un stade supérieur ; un enfant se développe pour devenir adulte, un sauvage doit devenir civilisé etc. Le mot déploiement par contre ne dit pas la même chose. Il suggère la présence virtuelle de capacités et de ressources déjà là qu'il s'agit de mettre en mots pour les révéler et leur permettre de s'exprimer en actes et dans leur plein potentiel. De tels mots mettraient en évidence et en valeur ce que feu le grand chef Paul Sihazé avait déjà bien cerné : « *C'est vrai que je n'ai pas de ressource minière dans mon île, par contre, j'ai de la ressource humaine* ».

**Remerciements :** aux autorités coutumières et associations de la tribu de *Nyiméhë* pour leur accueil chaleureux. Aux autorités de la Province des Iles Loyautés, à Mme Omayra Naisseline et à ses collaboratrices Lucia et Cynthia. A Yvette Danguigny, Jacinthe, Hélène et toutes les femmes de l'atelier du séminaire. Enfin un remerciement tout particulier à Mamie Clotilde de l'îlot Fayava pour ce privilège que nous avons eu d'être accueillis parmi les siens sur ce petit joyau du Pacifique. A *Présence Kanak* et à ses lecteurs...

## BIBLIOGRAPHIE.

- CAILLE Alain. *Anthropologie du don*, Paris, La Découverte. 2007.
- CUGOLA Umberto. Les contradictions du développement. La tribu de La Conception à Nouméa, Thèse de doctorat de l'Université Jean Jaurès, Toulouse. 2009.
- CUGOLA Umberto. Espace de la coutume et enjeux civilisationnels. Témoignage sur un retour en pays Djubéa. Journal de la Société des Océanistes n°147, pp. 457-472. 2018. <https://doi.org/10.4000/jso.9451>.
- DELEUZE Gilles et GUATTARI Félix, *Qu'est-ce que la philosophie ?* Paris, Ed. de Minuit, 2005.
- DELION Jean. *Animation coopérative et développement mélanésien*. Paris, PUF, 1985.
- DURKHEIM Emile. *De la division du travail social*, PUF, Paris, 2007[1893].
- GLOWCZEWSKI Barbara. *Réveiller les esprits de la terre*. Dehors, Bellevaux, 2021.
- LATOUCHE Serge. *La planète des naufragés. Essai sur l'après-développement*. La Découverte. 1991.
- LATOUCHE Serge. *Survivre au développement*. 1001 nuits éditions, 2004.
- POLANYI Karl. *La Grande Transformation: Aux origines politiques et économiques de notre temps*. Gallimard, Paris, 2009[1944].
- RIST Gilbert. *Le développement. Histoire d'une croyance occidentale*. Paris, Presses de Sciences-Po. 2001.
- ROSENBERG Marshall. *Les mots sont des fenêtres (ou bien ce sont des murs) : Introduction à la Communication Non-violente*. La découverte, Paris, 2016.
- STIEGLER Bernard, MONTEVIL Maël. Entretien sur l'entropie, le vivant et la technique : Deuxième partie. LINKs series, Louis-José Lestocart, 2019, 2, pp.160-166. <hal-02398779>.
- ZIEGLER Jean. *L'empire de la honte*. Paris, Fayard, 2005.